

Il n'y a pas de biographie plus juste que celle qu'on peut lire dans ce livre : ce que Bernard a écrit est évident et suffisant. Ce qui n'est pas écrit lui appartient. Bernard-Marie Koltès n'était pas un homme public au sens où peuvent l'être certains écrivains : il ne tenait pas à ce qu'on connaisse autre chose de lui que ce qu'il avait écrit. Cependant, s'il a laissé une œuvre publiée pour l'essentiel aujourd'hui, il a aussi confié à ses proches des lettres qui n'étaient pas destinées à être publiées. Elles le sont aujourd'hui, parce qu'il a semblé important, vingt ans après sa disparition, qu'il apporte lui-même une lumière sur son œuvre. La décision a été parfois difficile à prendre, parce qu'on ne souhaite pas dévoiler l'intime. Ainsi, il est probable qu'il y ait des manques. Mais l'ensemble de ces lettres forme un corpus, avec un début, avec une fin.

En ouvrant ce livre, qu'on ne s'attende pas à lire une correspondance littéraire, comme celles que l'on peut connaître de grands épistoliers. Si l'une ou l'autre lettres sont à l'évidence de la plume d'un écrivain, pour la plupart elles relatent simplement sa vie, ses voyages, son travail, avec la parole et le regard d'un enfant, d'un adolescent, puis d'un jeune homme, libre de s'exprimer sans retenue.

On ne trouvera aucune des lettres de ses correspondants. Bernard ne conservait rien ou presque, et en tout cas pas le courrier qu'il recevait. Il vivait avec très peu de choses : peu de meubles, quelques livres et rien d'autre. Chaque fois qu'il quittait un endroit, il distribuait les livres et n'emportait qu'un sac de voyage, et toujours son *Rimbaud*.

Les uns n'ont pas gardé ses lettres pour de multiples raisons. On peut se demander pourquoi les autres les ont toutes conservées, parfois même quand il s'agissait de petits mots anodins. Les correspondants de Bernard-Marie Koltès, sauf exception, sont inconnus : ils représentent sa famille (une partie du moins). À mesure qu'on entre dans la lecture, on se rend compte du poids et de l'importance de la famille pour Koltès. Dès la jeunesse, d'une plume empreinte de gravité et d'humour, il prend beaucoup de temps pour écrire à ses proches : parents, frères, amis. Le cercle est restreint, lié par une fidélité dont il ne se départira pas – qui est réciproque –, et par un besoin d'attachement qui, dans toute l'autre part de sa vie, est absent.

L'amour passionné et inconditionnel pour sa mère est fondateur : il ne s'en cache nullement, l'affirme, s'y appuie, en tire une certitude, s'en protège et en souffre parfois. Dès l'enfance, cela sera sa marque, comme s'il y avait un espace intime et intérieur auquel nul autre n'avait accès. S'il était plutôt timide et réservé, jamais il ne cachait son affection pour sa mère qui ne s'est démentie à aucun moment, jusque dans les périodes les plus difficiles de sa vie où tout lui devenait insupportable. L'amour qu'il portait à son père, à ses frères et aux autres personnes de sa « famille », ne souffrait aucune restriction à celui qu'il avait pour sa mère.

On voit ici un homme se construire : à vingt ans, il fait le choix définitif d'écrire pour le théâtre puis, s'appuyant sur tout ce qui est possible, persévère dans sa voie jusqu'à l'accomplissement de sa volonté. Outre une lucidité singulière sur lui-même, on voit aussi se révéler une conscience politique globale du monde et, dans le même temps, du principe de l'être, qui trouvera son accomplissement au moment de l'écriture de *La Nuit juste avant les forêts*, et continuera d'être la substance sous-jacente de l'œuvre jusqu'à la fin.

La constance de l'attachement à un corps familial – au sens large du terme – et le besoin qu'il en avait à tous points de vue, peuvent sembler incompatibles avec l'obstination de cet homme dans sa solitude. Ce livre atteste du contraire : les lettres de Bernard-Marie Koltès sont le tracé d'une route solitaire, celle

d'une voile qui affronte l'océan, délibérément, et qui adresse des messages à sa terre pour retrouver pour un instant le calme d'un port.

François Koltès

Nos remerciements à celles et ceux qui nous ont confié leurs lettres pour cette publication. Notre gratitude à Gonzague Phélip, Valérie Perelstein et Paul Loquet, qui nous ont aidés à la réaliser.